Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 16

Artikel: Les femmes d'Arles : pendant le carnaval arlésien
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193579

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 16. Samedi 22 avril 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Les femmes d'Arles

pendant le carnaval arlésien.

C'est à l'intention de nos lectrices que nous détachons les détails qui suivent d'un article excessivement intéressant, publié il y a quelques années dans le supplément du *Figaro*, par un spirituel écrivain, Louis Enault:

« Je ne connais pas de ville au monde qui ait pour moi des attraits plus irrésistibles que cette jolie ville d'Arles, célèbre pour la beauté de ses femmes. Je ne connais pas de ville où il soit plus difficile de vivre sans aimer. Je n'en connais point où l'on ait plus envie de revenir, et que l'on éprouve plus de peine à quitter. La beauté si vantée de ses femmes est réelle, incontestable. Elle éblouit l'étranger et captive l'indigène. C'est assez dire que personne ne lui échappe.

» Souvent, dans un groupe d'Arlésiennes, l'œil de l'artiste peut rencontrer parfaitement distincts, et conservant leur pureté première, trois des plus remarquables types de la race humaine: le type grec, le type romain et le type arabe.

» L'Arlésienne est aimable, elle sait aimer. Grâce à des dons heureux, elle sent la musique et goûte la poésie. Elle a la passion des fleurs et s'enivre de parfums. Le bruit lui plaît, le mouvement la charme; elle rafole du théâtre, court aux sérénades et vole au bal. Elle est coquette, mais pour son plaisir et non pour le malheur d'autrui, avec une certaine naïveté. Cette coquetterie n'a pas toujours d'objet particulier: comme le soleil, elle luit pour tout le monde. Mais quand ce cœur aimant a fait un choix, il s'y attache et se donne tout entier.

» La toilette est une grande affaire dans la vie de l'Arlésienne. Son costume, que la mode parisienne n'a pu encore altérer, est célèbre dans toute la Provence et dans toute la France. Il relève singulièrement les avantages de la personne, et ajoute je ne sais quoi de piquant à ses attraits. Les Arlésiennes le savent bien.

» Leur corsage collant, presque toujours noir dans la toilette habillée, fait valoir l'élégance et la richesse de leur buste, et tranche sur la jupe, ample et bouffante, de couleur plus claire. Le bonnet, léger, très en arrière, et retenu par un ruban de velours aux nuances éclatantes, laisse à découvert la masse des cheveux, tantôt lisses, tantôt ondulés, un peu relevés sur la tempe, se repliant en demi-cercle derrière l'oreille, et remontant par la nuque, pour aller se perdre sous le bonnet, où les fixe une longue épingle noire. Cette coiffure, aussi jolie qu'originale, a le mérite de laisser toute son importance au galbe de la tête, et de faire valoir les fines attaches d'un beau col.

* * *

» Dans ce nid de sirènes, où la galanterie tient une si grande place, depuis le 1er janvier jusqu'au mercredi des cendres, la vie n'est qu'un long carnaval. Tous les jeudis soir, Arles se livre aux joies entraînantes du bal masqué. Le nom seul de cette petite fête en dit plus que tous les commentaires du monde. On l'appelle la *Galéjage*. Dans le joli patois provençal, ce mot veut dire *l'intrigue*.

» Dans cette Provence heureuse, où les nuits sont si tièdes et si sereines, c'est en plein air que se donnent toutes les fêtes. La *Galéjage* a lieu sur la plus belle promenade de la ville, sur cette *Lice* si poétique, plantée d'alisiers et de platanes. Elle commence à 9 heures, après le souper, car la ville d'Arles a gardé les habitudes du bon vieux temps; elle déjeune, dîne et soupe comme faisaient nos aïeux.

» On voit alors se diriger vers la Lice, des quatre coins de la ville, tout ce qui est jeune, ardent, amoureux. Le costume si élégant de l'Arlésienne disparaît presque complètement quand elle part pour la Galéjage, sous une vaste mante ou sous un grand châle habilement drapé. Un voile épais cache le visage, enveloppe les traits d'ombre et de mystère, pour ne laisser voir que l'éclair du regard, pétillant de malice et d'esprit.

» Au milieu de tous ces gracieux fantômes, les hommes se promènent à visage découvert. A peine ont-ils fait vingt pas sur la Lice, qu'ils sont accostés par un essaim de dominos tourbillonnant autour d'eux, et, comme on n'ignore rien les uns des autres dans ces petites villes, on peut en dire assez long sur le compte de chacun. Aussi raconte-t-on à ces messieurs leur histoire par le menu; on leur cite tout bas des noms qu'ils croyaient bien cachés; on les plaisante sur leurs amours en partie double; on leur rappelle les infidélités qu'ils ont faites et celles qu'ils ont subies.

» Eux, cependant, surpris, piqués au jeu, intrigués — c'est le but de la Galéjage — cherchent à reconnaître le lutin malicieux, qui a si bien deviné le mystère de leur vie. Ils s'efforcent d'intriguer à leur tour, plaidant le faux pour arriver au vrai et feignant de savoir pour apprendre. Ils citent des noms propres un peu au hasard, en épiant la palpitation d'un sein qui bat plus rapidement; le frémissement d'une main qui tremble peut-être sur le bras où elle s'appuie, et l'éclat plus vif d'un œil qui ne sait pas toujours mentir.

» Mais, sous aucun prétexte, dans aucune circonstance, si ardente que soit la curiosité, aucun homme ne se permettrait de toucher — même du bout de son doigt — la soie d'un capuchon rabattu ou la dentelle d'une mantille, ramenée sur un joli visage.

» Ces causeries légères, ces escarmouches inoffensives prolongent la soirée assez avant dans la nuit pendant que la lune inonde de ses clartés d'argent les restes du Forum romain.

» Mais déjà onze heures sonnent à l'horloge du vieux beffroi. Il est tard pour la province. On se souvient de la tâche matinale du lendemain, et, comme si l'on obéissait à quelque signal donné par une main invisible, toutes ces formes vagues et charmantes s'évanouissent dans l'ombre des petites rues tortueuses, enchevêtrées, qui remontent des bords de la Lice dans tous les quartiers de la ville silencieuse.

» Quant aux hommes, ils restent encore un moment sur la promenade, pour donner aux femmes le temps de rentrer chez elles, sans être suivies, ni poursuivies, protégées, même contre le soupçon, par un incognito qui sera respecté jusqu'au bout.

» Heureux du moins ceux-là par qui la nymphe a voulu être reconnue avant

de disparaître ; plus heureux celui à qui la coquette a daigné dire en partant : « A jeudi ! » Alors que tant d'autres s'en vont avec un regret, il emporte une espérance. Que de gens n'ont que cela pour vivre ! »

Encore le mariage.

Puisque chacun se met à dire quelque chose sur le mariage, même les vieux garçons qui ne devraient y voir goutte, semble-t-il, je veux aussi, toute vieille fille que je suis, glisser un mot dans cette question ténébreuse.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'idée du charitable célibataire qui nous laissait entrevoir samedi dernier la possibilité, malgré nos quarante ans prochains, d'une espérance... d'une éclaircie dans notre ciel morose... d'une rencontre... enfin il faut lâcher le mot : la possibilité de trouver encore un mari ! !

Pour cette fois je ne m'adresserai qu'aux personnes de notre sexe, qui ont eu le privilège de faire leur bienheureuse rencontre pendant les belles années de leur jeunesse. Leur cœur, me semble-t-il, devrait déborder de reconnaissance envers ceux qui leur consacrent leur vie entière, qui travaillent pour elles et les entretiennent généralement de tout.

Elles devraient garder religieusement le souvenir de leur première rencontre et de leurs heureuses fiançailles. N'ont-elles pas été alors encensées, adorées, comblées de douces attentions et de tendres paroles ? n'ont-elles pas eu, ces dames, une lune de miel toute de rayons dorés ? Eh bien ! quel cas en ont-elles fait ? Au lieu d'alimenter la tendresse de leurs époux, au lieu d'empêcher que l'amour, ce doux miel, s'échappât de sa jolie enveloppe, elles l'ont laissé s'écouler petit à petit : aussi qu'elles ne se plaignent pas, si elles n'ont plus aujourd'hui qu'une lune à rayons de cire !

Si elles voulaient, pourtant, tout irait bien : leurs maris ne sont tranquilles que quand elles ont un air un peu content ; ils sympathisent à tous leurs bobos réels ou imaginaires ; quand ils vont en voyage, ils leur rapportent un petit objet comme si elles étaient des bébés ; le dimanche, ils les conduisent à la promenade, en faisant aller la poussette devant eux avec l'air le plus respectable qu'il soit donné à l'homme d'avoir. Et enfin, ne leur offrent-ils pas leur bras sans rechigner, chaque fois qu'il faut aller baptiser ?

Que voyons-nous d'un autre côté ?... Des créatures comme par exemple celle dont vous avez parlé dans votre numéro du 8 avril, et qui donne à son amie de si perfides conseils en lui indiquant la manière de conduire son mari par le bout du nez !...

Une telle chose me révolte ! Elles en viennent, ces dames, à tourner leurs époux en ridicule, à s'en moquer, à leur mettre la peur dans le cœur en se faisant passer pour plus méchantes qu'elles ne sont ; elles leur disent le contraire de ce qu'elles pensent ; elles leur tournent le dos ! ! Ce n'est pas moi qui agirait ainsi, mesdames, si jamais il m'est accordé de faire une rencontre imprévue ! Vous ne savez pas apprécier votre bien-être, et, sans hésiter, vous dites avec Musset :

. . . . . .

Le peu de bonheur qui nous vient en chemin.
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève !

Ah ! c'est moi qui le garderai bien, mon bonheur, et qui jamais ne le laisserai prendre par le vent quand j'aurai fait ma bonne rencontre !

(*Une vieille fille, pour le moment*).

L'art de donner un dîner.

Nous retrouvons dans nos vieux journaux un numéro de l'*Echo de la Semaine* (M. V. Tissot, rédacteur) un article indiquant d'une manière détaillée la manière de procéder lorsqu'on veut donner un dîner. Nous en extrayons les passages suivants qui intéresseront, sans doute, bon nombre de lecteurs.

* * *

S'il s'agit d'inviter un supérieur, on doit l'inviter verbalement, en lui faisant une visite. Avec des égaux ou des inférieurs, on peut leur écrire ou leur envoyer sa carte.

Une maîtresse de maison doit faire tout son possible pour contenter ses invités. Non-seulement elle s'occupera du menu qui devra être soigné, mais encore elle devra bien prendre garde de ne pas réunir des personnes antipathiques les unes aux autres, en un mot, elle devra rendre sa maison agréable.

Le dressage de la table doit être l'objet d'une attention toute particulière. Les fleurs et les fruits mettent une note gaie sur le blanc uniforme de la nappe.

Lorsque les convives sont nombreux, il est préférable de désigner la place de chacun d'eux par une carte placée près du couvert.

Il faut s'arranger à avoir un nombre égal de personnes des deux sexes. Le maître et la maîtresse de la maison occupent le milieu de la table, en face l'un de l'autre. Les places d'honneur sont à leur droite et se donnent à la dame et au monsieur le plus âgé.

Une jeune fille n'occupe une place d'honneur que si elle remplit l'office de demoiselle d'honneur à un mariage.

Les enfants ne sont jamais admis à un dîner de cérémonie.

Les invités arrivent un quart d'heure avant l'heure fixée, jamais après. Les maîtres du logis sont au salon pour recevoir leurs hôtes.

On présente les unes aux autres, dans son salon, les personnes qui prennent part au repas.

A l'annonce : « Madame est servie, » le maître du logis se dirige vers la dame la plus âgée et passe le premier avec elle dans la salle à manger. Les hommes s'en vont alors vers la dame qui leur a été désignée par le maître de la maison et lui offrent leur bras.

Le potage est servi lorsqu'on entre dans une salle à manger ; on ne doit y tremper sa cuiller que lorsque tout le monde est prêt.

Au dessert, la maîtresse de la maison fait les honneurs. On sert d'abord les glaces, puis les gâteaux, les fromages et les fruits.

Un maître de maison porte le premier toast dans un dîner. Tout le monde soulève alors son verre et s'incline avant de boire.

Un invité consulte du regard le maître de la maison avant de porter un toast à une des personnes présentes.

On ne sert plus le café dans la salle à manger, maintenant, après un dîner. C'est dans le salon que se trouve un plateau contenant les tasses et les liqueurs diverses.

Après avoir dîné chez quelqu'un, on doit y passer la soirée ou au moins quelques heures de la soirée.

* * *

On reçoit les gens selon sa situation de fortune, simplement, si ses ressources sont limitées, mais cette simplicité n'exclut nullement une certaine recherche dans la préparation des plats.

On fait donc bien de ne pas former de relations très intimes avec des gens beaucoup plus fortunés que soi. Il est bon de réfléchir avant de s'asseoir à la table des autres.

Lo mot dè pâsse.

Quand l'est qu'on va à la guierra et qu'on est dè faqchon su la route, on ne laissè nion passâ sein qu'on vo diessè lo mot dè pâsse, que l'est on mot qu'on dussè cognâitrè po poâi passâ perquie, et que clliâo que sont dè faqchon dussont assebin savâi. Dinsè onna supposechon que y'aussè on bataillon pè Tolotsena, ein teimps dè guierra ; eh bin, on mettrâi dâi faqchenéro dè ti lè cotés dâo veladzo, ein lâo deseint lo mot dè pâssa, que l'est on mot que n'a rein d'estrà, que lo colonet décidè, que cein pâo étrè on nom dè vela, âo bin on autro mot, quin que sâi. Ora, se du lo défrou on einvouïè onna piquietta âo bin on chasseu à tsévau portâ dâi z'oodrès à Tolotsena, on lâo dit, dévant dè parti, lo mot dè pâssa, et quand l'arrevont vai on faqchenéro, stusse crâisè la bayonnetta et lâo fâ : « Qui vive ? le mot de passe ? » Se savont lo mot, on lè laissè passâ ; mâ se lo savont pas derè on lè fâ reveri, et se vollionl cresenâ, on lè fot bas d'on